

# La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

(Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, \$1  
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul, \$1  
Aux deux publications réunies, \$1 10  
Pour l'instituteur s'abonnant et payant l'année entière, moitié prix que ci-dessus

PRIX DES ANNONCES.  
Six lignes et au-dessous, première insertion, 2s. 6d  
Dix lignes et au-dessous, première insertion, 3s. 4d  
Au-dessus par lignes, . . . . . 4d  
Toute insertion subséquente, le quart du prix. (Afranchir les lettres.)

## NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

**FORCES MILITAIRES DU PAPE, DE LA SARDAIGNE ET DE L'AUTRICHE.**—La situation de l'Italie prête un intérêt puissant à quelques chiffres rapprochés les uns des autres dans un travail que vient de publier M. J. Ricciardi. Au premier abord, il semble impossible que le pape, même en s'unissant au roi de Sardaigne, puisse opposer à l'Autriche des forces capables de faire balancer un instant la victoire; mais la statistique militaire prouve que l'Italie n'est pas dépourvue de tous moyens de résistance contre son arrogant ennemi.

Les *États-Romains* ont à cette heure un effectif militaire de 13,233 hommes de 1,361 chevaux et de 48 bouches à feu. Il faut y ajouter: 1o. la garde nationale, qui ne peut manquer de monter à 150,000 hommes au moins; 2o. trois divisions nommées *troupes auxiliaires de réserve*, dont les quartiers généraux sont à Rome, à Ancône et à Bologne, se composant de trente bataillons plus ou moins forts, et pouvant s'élever à 18,000 hommes. On ne compte pas un corps assez nombreux et très-aguerri de douaniers qui pourraient être d'excellents partisans, Rome, il est vrai manque de matériel pour les forces qu'elle peut mettre sur pied; mais comme on va le voir, elle le trouverait dans son alliance avec Charles Albert.

Le *Piémont* a un effectif de terre de 51,000 hommes, de 6,800 chevaux et de 236 bouches à feu, auquel viendraient se joindre, le cas échéant, des forces, toutes préparées. L'armée sarde, en effet, se divise en deux classes, dont la première comprend les hommes dits d'*ordonnance*, tenus à huit ans de service, et la seconde, les soldats dits *provinciaux*, tenus à seize ans de service, mais demeurant en disponibilité et pouvant toujours être appelés dans un moment de besoin. En cas de guerre on pourrait ainsi réunir 130,300 hommes répartis en 123 bataillons et 30 escadrons. Outre ces forces qu'une organisation de la garde nationale peut aisément doubler, le *Piémont* possède des fonderies de canons, de nombreuses fabriques d'armes et de munitions, et des arsenaux bien fournis, le tout en état de subvenir aux besoins du matériel de guerre, non seulement du pays, mais encore des troupes romaines. Ainsi, le seul arsenal de Turin, renferme plus de 100,000 fusils; la seule citadelle d'Alexandrie a plus de 300 pièces de siège en batterie, Gênes en a près de 200.

Quant à la marine, celle de Rome offre seulement un contingent possible de matelots par le recours à la marine marchande; mais il n'en est pas de même du *Piémont*, qui compte 4 vaisseaux, 5 frégates, près de 60 bâtiments moins considérables. En outre, l'inscription maritime des côtes de Gênes est d'une grande ressource; en 1833, cette inscription présentait le chiffre de 40,000 marins, et près de 6,000 bâtiments. Ce chiffre n'a pu que s'augmenter avec les progrès commerciaux qui ont signalé, dans la Méditerranée, les années postérieures à 1833. La Sardaigne, de son côté offrirait des ressources très importantes, mais qu'il est impossible de traduire en chiffres exacts.

Si nous passons à l'Autriche, nous trouverons, dans son annuaire militaire de 1846, l'infanterie portée à 287,000 hommes, la cavalerie à 42,700, les corps spéciaux à 56,000. Tels sont les cadres; mais en réalité, l'effectif général atteint à peine 250,000 hommes. La marine autrichienne est considérable aussi; mais, dans une guerre contre le pape, cette arme serait paralysée, tous les hommes qui en font partie appartenant par la naissance et par le cœur à l'Italie. Il suffit de rappeler à ce sujet la conspiration des frères Bandiera et de leurs adhérents. Les Italiens sont nombreux également dans l'armée de terre, où l'on découvre, il y a six ans, les traces d'une autre association politique. Ce n'est pas, d'ailleurs, le seul élément de dissolution qui fermente parmi les troupes, comme parmi les sujets de cet empire, vaste et peuplé, il est vrai, mais si divisé par les nationalités, les langues et les traditions diverses, que des chefs n'ont jamais réussi ni même cherché à fusionner dans un tout homogène. Or, pendant que l'Autriche aurait à tenir en réserve une partie considérable de ses forces pour observer la Gallicie, la Bohême et même la Hongrie, les souverains italiens, disposant de toutes les troupes, verraient encore se grouper derrière leurs soldats réguliers toute une population combattant pour ses foyers et brûlant d'enthousiasme. Comme on le voit, la disproportion entre les deux partis en présence ne serait pas aussi grande qu'on est porté à le croire habituellement.

**SIR R. PEEL ET LE NOUVEAU PARLEMENT.**—Tout annonce que sir Robert Peel s'est complètement émancipé des vieilles entraves de parti, qu'il se réserve une liberté absolue d'action, et qu'avec la réforme du *corn-bill* a commencé une ère de législation pratique, basée sur des principes plus larges que ceux qui déterminaient autrefois la politique du pays. Sir Robert Peel ne se sent pas le désir de réorganiser cette combinaison de toutes pièces, que l'on appelait le *parti conservateur*. Il ne se soucie

pas de rentrer en grâce avec les monopoles désappointés et les économistes arriérés dont se compose la phalange qui suit lord George Bentinck. Il voit une plus noble carrière ouverte à son activité indépendante. Les vues et la position de cet homme d'Etat simplifieront beaucoup quelques-unes des difficultés qui pourraient retarder l'expédition des affaires dans le nouveau parlement.

« La fraction de cette assemblée dont l'appui est acquis au gouvernement, réunie à celle qui accordera toute sa confiance à Sir Robert Peel, formera une majorité décisive, et les dissentiments occasionnels entre ces deux phalanges sur les questions de détails ne seront sans doute pas plus profonds que ceux qui se manifestent parfois entre les membres d'un seul et même parti. Il n'est pas essentiel, pour cette action commune, que lord John Russell et sir Robert Peel fassent partie du même cabinet: quoique l'on puisse penser de l'opportunité d'une pareille réunion, elle n'est pas indispensable à une honorable et utile coopération de ces deux hommes d'Etat si distingués. Tous deux peuvent s'élever au-dessus des considérations d'intérêt de parti et d'ambition personnelle, tous deux comprennent que la situation de l'Angleterre et celle de l'Irlande sont de nature à exiger des hommes publics et en même temps à leur faciliter une adhésion complète aux motifs les plus élevés puisés dans les idées du devoir. Tous deux sont assez familiarisés avec le pouvoir reconnu que les plus grands triomphes politiques ne s'obtiennent pas toujours par les hommes qui endurent la fatigue des positions officielles. En somme, nous avons la conviction que la politique de lord John Russell étant telle que le public a le droit de l'attendre, d'après le caractère et les principes de cet homme d'Etat, recevra de sir Robert Peel, dans le parlement, un appui qui sera tout à la fois décisif et désintéressé. Avec ce concours, lord John Russell peut défier l'hostilité des représentants du monopole anglais et de la grande propriété irlandaise. (M. Chronicle.)

### LE SAUVEUR DE PIE IX.

Vers la fin du siècle dernier, une famille des *États-Romains* était allée passer l'été dans une maison de campagne à environ six milles de Rome. Parmi les enfants de la maison, il se trouvait un petit garçon, plein de vivacité, nommé Giovanni, qui avait pris en grande amitié un jeune berger de la ferme, appelé Domenico Guidi, avec lequel il allait souvent faire des promenades dans les bois. Un jour que celui-ci devait se rendre, pour affaires, à une villa un peu éloignée, le petit Giovanni voulut l'accompagner et, en ayant obtenu la permission de ses parents, il se mit à courir les champs avec son favori, donnant un libre essor au penchant qu'il manifestait en toute occasion pour l'indépendance et la simplicité. Arrivé à un étang vaste et profond que la route longeait, Giovanni voit des bandes de petits poissons qui sautillent à la surface de l'eau et semblent l'inviter à jouer. Cette vue le transporte de joie; il s'arrête, il suit des yeux ces petits animaux nouveaux pour lui, il veut ensuite les prendre; mais au moment où il s'apprête hardiment à plonger son bras dans l'eau, son pied lui manque, et il disparaît dans le gouffre. Cependant, la Providence veillait sur cet enfant privilégié, et le berger Domenico, nageur habile, fut l'instrument qu'elle choisit pour sauver la vie au petit Giovanni des comtes Mastai, qui devait un jour remplir le trône pontifical avec tant d'éclat.

Le pauvre paysan, maintenant courbé sous le poids des ans, si ce n'est de la misère, et n'ayant qu'une fille pour consolation de sa vieillesse, conçut le projet de se présenter au pape, dont il eut le bonheur de sauver les jours, il y a près d'un demi-siècle; et, plein de courage que lui inspirait le souvenir de cette action, il quitta la ville de Fano, où il vivait misérablement, et se rendit à Rome, à pied, avec sa fille unique. Pendant qu'il parcourait les rues de la ville, cherchant les moyens de faire parvenir une pétition à Sa Sainteté ou d'obtenir une audience, on commençait à exécuter les sages mesures que le gouverneur de Rome a prises contre la mendicité, et Domenico fut conduit avec beaucoup d'autres, à la préfecture de police. Par cette voie, son histoire parvint très vite jusqu'à Sa Sainteté, qui voulut revoir l'ami de sa première enfance, et s'acquitter envers lui de la dette déjà ancienne, mais imprescriptible, que la vivacité imprudente de cet âge lui avait fait contracter. En conséquence, elle le fit appeler au palais, le 28 mars dernier, le reçut avec une bienveillance extrême, et après l'avoir assuré que rien ne manquerait plus désormais, ni à lui, ni à sa fille, Sa Sainteté donna ordre que ces deux personnes fussent conduites dans une de ses propres voitures jusqu'à Sinigaglia, où elle écrivait à un de ses parents, pour que le père jouisse, tant qu'il vivra, d'une existence aisée, et que la fille soit placée dans une condition respectable, avec une dot qui lui permettra de se marier avantageusement.

—On écrit de Quimper, 2 septembre: «Le village de Ploneis vient d'être le théâtre d'un événement des plus tragiques. Une jeune femme, aussi vertueuse qu'elle était belle, vient d'être frappée mortellement de quatre coups de hache par son mari.

Sébastien Friour, propriétaire, cultivateur âgé de trente ans, après avoir assez longtemps recherché en mariage Anne Quiniou, âgée de dix-neuf ans, obtint sa main le 3 août dernier. Voulant témoigner à sa jeune fiancée tout l'attachement qu'il lui avait voué, Sébastien lui fit donation, dans son contrat, sous forme de reconnaissance de dot, d'une partie de ses biens.

Tout devait donc faire présager une heureuse union. Cependant, à la grande surprise de tous, après moins de huit jours de mariage, une révolution subite eut lieu dans l'esprit du jeune mari, et la pauvre épouse vit changer en aversion profonde l'amour de son mari. Sébastien regretta l'acte de générosité consigné dans son contrat de mariage, et le disait hautement.

Bientôt, soit que ce fût pour se donner, aux yeux de la localité indignée de sa conduite, un juste motif d'irritation contre sa malheureuse femme, soit que ce fut une aberration de son esprit malade, il montra une jalousie poussée au dernier degré. Sa haine parut puiser une nouvelle force dans ce sentiment. Il passait des journées entières renfermé dans sa chambre, obligeant sa jeune épouse, dont la soumission était parfaite, à rester dans une pièce voisine. Il exaltait ainsi ses mauvaises passions dans la solitude, et il arriva à concevoir l'affreux projet de donner la mort à Anne.

Le 1er de ce mois, après avoir déjeuné en commun, avec les domestiques de sa ferme, Sébastien se saisit d'une hache, et, ainsi armé, pénétra dans la chambre de sa femme, qui était occupée de sa toilette. Au bruit des pas de son mari, l'infortunée se retourna et vit briller d'un éclat également sinistre l'arme et les yeux de son bourreau.

Se jugeant perdue, Anne se précipita aux pieds de son mari, en lui criant: Grâce, mon pauvre Sébastien! ne me tue pas, au nom de Dieu! Celui-ci, sans répondre un mot, la saisit avec force à l'épaule gauche et lui asséna sur la tête et le cou quatre coups de son arme terrible. La victime roule sur le plancher en poussant des cris déchirants qui amenèrent sur le lieu de la scène le frère du meurtrier, qui se précipite sur le forcené au moment où la hache allait s'abattre pour la cinquième fois.

Quelques autres personnes accourues aident à entrainer Sébastien, qui, accroché aux vêtements de sa femme, s'écriait: l'écume à la bouche: Laissez-moi, laissez-moi, que je l'achève! Pendant qu'on entourait de soins la jeune femme, dont les os du crâne étaient fracturés en plusieurs endroits, Sébastien parvint à prendre la fuite.

Il a été impossible jusqu'à ce moment d'exécuter le mandat d'arrêt décerné contre lui. La victime n'a pas encore succombé aux affreuses blessures qu'elle a reçues; mais les médecins n'ont pas l'espoir de la sauver. Ce crime abominable a répandu dans le pays une vive et douloureuse émotion.

—Le *Sémaphore de Marseille* du 13 courant dit que si la protestation de l'Angleterre et de la France contre l'occupation de Ferrare n'obtient aucun résultat, ces deux puissances opéreront un débarquement à Ancône et à Civita Vecchia. Le Pape aurait déclaré à M. Rossi que ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'il réclamerait le secours des puissances étrangères, et qu'il espérait encore, par la fermeté de son attitude, engager l'Autriche à évacuer la ville de Ferrare.

—Il résulte d'un relevé publié par le *Manchester Courier* que les 175 manufactures de coton de cette ville ont occupé, durant la semaine finissant le 31 août, 33,997 ouvriers à raison de 7 heures 1/4 de travail, terme moyen, par jour. Ce nombre n'était que de 33,067 la semaine précédente. 7,000 ouvriers sont complètement sans ouvrage. Les nouvelles des autres districts manufacturiers sont moins satisfaisantes encore.

**CHINE.**—L'attaque des forts de la Bogue, paraît avoir soulevé, chez la population de Canton, un ressentiment général contre les Anglais. Des tentatives, heureusement réprimées par quelques troupes, ont été faites pour mettre le feu à leurs établissements. Depuis des mesures de sûreté ont été prises, mais on est sans cesse sur le qui-vive.

**LA FLOTTE ANGLAISE A ANCÔNE.**—Le 3 septembre, trois navires de guerre anglais ont mouillé à Ancône. Cette apparition du pavillon britannique sur le littoral pontifical a causé une profonde sensation parmi la population.

Il n'y a eu aucun mouvement de retraite à Ferrare. Notre correspondant assure, au contraire que les Autrichiens ont poussé une reconnaissance sur la route de Bologne jusqu'au premier cantonnement des troupes pontificales.

Le 5 septembre la frégate à vapeur *l'Anti-lope*, montée par le commandant d'Alteyrac, a jeté l'ancre dans le port de Civita-Vecchia. Cette frégate s'est mise à la disposition de notre ambassadeur à Rome.—*Presse.*

**ANGLETERRE.**—Un journal de Dublin annonce que les fils d'O'Connell n'ayant pas recueilli un héritage qui leur permette de soutenir leur position, il est question d'ouvrir en leur faveur une souscription pour former un capital de 100,000 liv. sterl. (deux millions cinq cent mille francs.)

—Le *Salisbury Herald* prétend que le gouvernement a résolu d'établir en Angleterre une hiérarchie catholique comme en Irlande. Voici les détails que donne ce journal, et que, bien entendu, nous laissons sous sa responsabilité:

«Le docteur Wisemann serait arrivé de Rome à Londres apportant les instructions du saint-père pour régler les nouveaux arrangements ecclésiastiques. — Au lieu des vicaires apostoliques pourvus d'évêchés *in partibus* qui administrent aujourd'hui les affaires du culte catholique en Angleterre, il y aurait dans ce pays une organisation complète du catholicisme comme en Irlande. On nommerait pour les Provinces de conterbury et d'York deux archevêques ayant sous leurs ordres huit évêques. Ces prélats ne prendraient pas les titres des évêchés anglicans, mais seraient désignés par les noms d'évêques de Nottingham, de Birmingham, de Liverpool, etc., en un mot des grands centres de population où le catholicisme est le plus développé.»

—S'il faut en croire le *Corliste Patriot*, un ingénieur de Glasgow vient d'inventer une machine à l'aide de laquelle les navires sur les rivières et les canaux pourront marcher avec la même rapidité que les wagons sur les chemins de fer et à moitié prix.

**UN DE PLUS!**—Le 31 août, dans l'après-midi, la nouvelle d'un crime commis avec le plus cynique sang-froid, au sein de la commune de Bouchy, près de Ham (Somme), est venue jeter l'épouvante dans les environs. Le nommé Vaillant, propriétaire, et demeurant à Bouchy, venait de tuer sa femme en lui déchargeant à bout portant dans le dos un coup de pistolet. La mort de la malheureuse femme fut pour ainsi dire instantanée, la colonne vertébrale ayant été brisée. L'assassin, qui était venu chercher le matin deux pistolets à Ham dans un endroit où il les avait déposés, a été arrêté le soir chez son père, à Beaumont. Au moment où l'un des gendarmes l'arrêterait, il voulut faire usage de son second pistolet, soit contre lui-même, soit contre le gendarme; le coup partit: heureusement personne ne fut atteint. Il arriva à Ham vers onze heures, du soir, et le lendemain il a été conduit sur le lieu du crime, où se trouvaient dès le matin le juge d'instruction, le substitut du procureur du roi, le greffier et un médecin, pour être confronté avec le corps de sa victime.

**BATTANT OU BATTU.**—Nous savions les Anglais grands amateurs de la boxe, mais nous ignorions que cette manie les poussât jusqu'à se faire battre eux-mêmes lorsqu'ils ne trouvent personne à battre. Un gentleman descendu la semaine dernière à l'hôtel de la *Tête de Bœuf*, à Abbeville, s'éveilla tout à coup avec un violent désir de boxer; il sonne en demandant un antagoniste pour lui faire sentir la pesanteur de son poing, mais aucun amateur ne se présente. S'il ne peut donner des coups de poing, l'enfant d'Albion ne veut point dormir sans en avoir reçu, et il offre 3 fr. à celui qui voudra bien le battre, la chose était plus facile: un individu se présente, l'Anglais se couche sur son lit, et le boxeur entre en fonctions; il frappe d'abord avec hésitation, mais l'Anglais crie: *plus fort!* il redouble alors ses coups et les applique plus vigoureusement, mais la victime ne bronche pas et ce n'est qu'au bout d'un quart d'heure qu'elle fait cesser le malheureux boxeur halestant et brisé de fatigue. Il avait gagné ses 3 fr. qui lui furent comptés scrupuleusement.

Le gentleman se remit sous sa couverture et dormit jusqu'au lendemain d'un profond sommeil.

—Le Lt. Waghorn vient de former une société, pour accélérer le passage de Londres aux Indes. On ira de Londres à Sidney en soixante-quatre jours, et de Sidney dans l'Inde en trente jours. Il y a, de Londres à Sidney, 12,795 milles ou 5,136 lieues. On fera ainsi 200 milles ou 80 lieues par jour, terme moyen.

De toutes les parties de la France, on annonce des récoltes et l'on cite des phénomènes qui témoignent en faveur de cette année comme d'une des plus productives dont on ait mémoire. Au Bourgneuf, dit *l'Impartial* de Besançon, un grain de blé, perdu dans une vigne, a produit une tige portant 53 épis; ces épis renfermaient 2,147 grains pesant 115 grammes. Un autre grain a produit, à Ouges (Cote-d'Or), 74 tiges parfaitement développées et portant chacune un épi. Chaque épi contenait 45 grains, soit en totalité, 3,330 grains pour 1. Un agriculteur de Saint-Quentin signale une jeune vigne de trois ceps, qui a jusqu'à 80 grappes de raisins; des ceps d'une année ont plus de 27 grappes.

**SUICIDE.**—Un événement déplorable est venu récemment jeter le deuil dans une famille honorable. Une dame avait été atteinte au commencement de cette année d'un dégoût insurmontable de la vie. L'assassinat de Mme la duchesse de Praslin vint achever de porter le trouble dans son esprit. Elle lisait chaque jour avec soin les détails de cet horrible événement, et cette lecture lui avait tellement frappé l'imagination, qu'elle en était venue à penser que le sort de l'infortunée duchesse l'attendait. A plusieurs reprises, on l'entendait dire: Mon mari croit qu'il me tuera, il se trompe; il faudrait qu'il se dépêche.

Dimanche matin, l'esprit complètement perdu par ces pensées insensées, Mme de R... profita d'un moment où elle était restée seule dans son appartement, situé au quatrième étage, pour se précipiter par la fenêtre dans la rue. Elle est tombée sur le trottoir. Ses poumons ont été rompus par la violence de la chute, et quelques moments après elle a cessé d'exister.

Rome, 30 août 1847.

«Pendant que l'Autriche, dans un but de réaction facile à deviner, investit Ferrare, toutes les puissances libres et civilisées témoignent au pape leurs sympathies et leur admiration. Des négociations viennent d'être ouvertes à Rome entre les *États-Unis d'Amérique* et le gouvernement du saint-père. Ces négociations seront suivies de la conclusion d'un traité de commerce entre les deux nations et de l'envoi à Washington d'un nonce du pape. Ces nouvelles relations avec la puissance la plus importante du Nouveau-Monde sont un fait du plus haut intérêt pour la politique romaine.»

**PIÉMONT.**—La sympathie de Charles-Albert pour le gouvernement papal s'est encore manifestée par l'envoi au cardinal Ferretti du grand-cordon de l'ordre de Saint-Maurice et de Saint-Lazare. On attendait alors à Turin un envoyé de Pie IX, M. Corboli Bussi, chargé en apparence d'une mission de pure courtoisie, pour la tenue sur les fonts de baptême, au nom du pape, d'un petit-fils du roi.

—On lit dans les journaux de Londres: «Une rencontre a eu lieu jeudi, à Longford (Irlande), entre M. Jessop, haut-schérif du comté, et M. Boynton, cornette dans un régiment de dragons. La cause du duel était un malentendu à un bal donné par le capitaine Hill. M. Jessop avait reproché à M. Boynton d'avoir eu des attentions trop marquées pour sa femme. M. Boynton a reçu un coup de feu dans l'épaule et M. Jessop a eu son chapeau traversé par une balle. La blessure de M. Boynton n'est pas dangereuse.

Le nouveau bateau à vapeur *America* de 1,800 tonneaux, avec des machines de la force collective de 750 chevaux, destiné à faire les traversées de Liverpool à Boston, sera prêt à commencer son service le 1er janvier prochain.

—Une maison de prêtres pour les missions américaines vient de s'établir dans un des faubourgs de Nancy. Cette ville a été choisie en raison de sa proximité de la Belgique et de la Lorraine allemande, où l'on désire trouver des sujets capables de porter des secours religieux à leurs nombreux compatriotes émigrés en Amérique. Mais ce ne sera là que le côté facile de la tâche de ces pieux ouvriers; c'est surtout à évangéliser les sauvages de l'Amérique septentrionale qu'ils se destinent.

**CULTE PROTESTANT.**—Il est question en ce moment de former en Angleterre une corporation de femmes protestantes qui se consacraient à la pieuse mission que remplissent sur le continent les sœurs de charité; l'évêque de Londres a consenti à présider le comité chargé d'organiser la nouvelle institution.

Le 6 septembre, le matin à dix heures, S. M. le roi de Prusse, venant de Trieste, est arrivé à Venise à bord du bateau à vapeur *l'Imperatore* du Loyd autrichien.

L'archiduc Frédéric, vice-amiral, et le fils du vice-roi, sont allés voir le Roi de Prusse.

—Le choléra s'avance toujours: de Tiflis il a pénétré dans la Russie méridionale, dans le pachalik de Trébisonde; ainsi à Taganrock, à Marianopol et à Rostof, il fait, dit-on, des ravages considérables. A Quart, à Olti et dans le Tchildir, il fait aussi quelques victimes, mais beaucoup moins que dans les villes de la Russie méridionale que nous venons de citer.

—On écrit de Berlin, le 10 septembre: «M. de Balzac est arrivé à Berlin; ce célèbre écrivain se rend à Saint-Petersbourg.»

**GRANDE-BRETAGNE.**—On remarque une grande activité dans les ports et sur les côtes de cette puissance. On enrégimente et on arme les ouvriers employés dans les premiers; on amène chaque jour de nouveaux canons sur les points principaux des dernières. Le budget de 1846-1847 n'allouait de fonds que pour 27,000 marins, et l'amirauté en a 32,000 sur pied. Il est bon de se tenir prêt à tout événement. Pendant ce temps, la détresse s'aggrave dans les districts manufacturiers. Un meeting des filateurs de coton du Lancashire, tenu à Manchester a décidé que vu l'absence des capitaux et le haut prix du coton, le travail serait suspendu dans leurs fabriques jusqu'après l'écoulement des produits existants déjà. Que deviendront leurs nombreux ouvriers?

On annonce que l'impératrice Marie-Louise, dont la santé est très-délabrée, a le projet de renoncer entièrement au gouvernement de ses états et de rester en Autriche. Les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla passeraient au duc de Lucques, dont les états deviendraient et doivent, dans tous les cas, revenir à la Toscane. Le comte Fiquelmont est, dit-on chargé de régler cette affaire.